

Au souvenir de Jean-Max Tixier

André Ughetto

Le temps qui nous est accordé nous permet-il de nous accorder avec lui ?

Que de souhaits ne seront pas réalisés ! que d'amours furent seulement rêvées, que de voyages bouclés dans l'unique périple de l'imagination !

Adieu, ami disparu, dont le silence désormais travaille la parole.

Ta présence est en nous maintenant et ton absence pèse à nos yeux dans le jour qui ne te voit plus, allant, venant, dans la nuit qui ne t'observe plus, étoilé de tes phrases à ton pupitre d'écrivain.

Ta place est assignée dans le trésor delphien du souvenir, au contrefort, en contrebas de celui d'Apollon le Transcendant : adieu poète de brûlante inspiration !

Brusque le rapt de maladie qui t'a soustrait à nos rencontres : pouvions-nous deviner si hâtive la séparation, définitif le regret de ne plus nous réjouir de tes bons mots, de ne plus partager tes enthousiasmes ? D'avoir à calmer tes colères ou à les soutenir ? De suivre, quelque peu haletants, la marche vive de tes livres ? De ne pas t'avoir déclaré assez ce cœur de l'amitié qu'est notre admiration...

Oui, c'est à notre terme aussi que nous pensons, qu'avant nous tu atteins, avant nous tu dépasses, et d'un savoir imprononçable ta barque mortuaire s'est chargée, que l'épreuve du feu aura vaporisée – réduction d'œuvre au noir pour ton corps d'alchimiste.

À nous de retrouver loin de tes cendres le phénix vivant de ton œuvre.

...devenir le chant que je suis !

C'est dans « Le Silence des dieux », première suite de *Chasseur de mémoire* (le cherche midi, 2001) que Jean-Max Tixier émettait un tel vœu. Se perdre, disparaître au fond,

dans son propre élan créateur. Porter vers l'idéal le refus de traces personnelles, autres que littéraires. S'évader *dans* et *par* le chant, n'être plus que poème. Alors que tout vous contraint à vous accepter *homme*, et charnel et sanguin dans toutes les dimensions de la vie : Jean-Max illustre constamment ce paradoxe.

Beau diable qui se débat, il énonce avec fermeté les sentiments les plus subtils, les idées les plus délicates. Sensibilité exquise et rare, mais qui *empoigne* la muse, lui impose la loi de sa violence intérieure. « Comme un clou pénètre le bois ».

Séducteur, c'est incontestable, d'une mâle prestance parfois inquiète de ses buts. « La faim, comme un dieu dans son ventre le dévore [...] Le chasseur rabat la tunique sur ses os. Se souvient-il encore de la douceur des femmes ? » Elles n'ont pourtant jamais manqué à cet Ulysse qui choisit pour épigraphe à son *Manteau de Circé* (Le Taillis Pré 2003) l'extrait du Chant X de l'*Odyssée* où la magicienne ramène les compagnons du héros à leur forme humaine. Et presque au terme des *Silences du passeur* (Le Taillis Pré, 2006), il dédie à son épouse Monique de graves « Stances pour la femme dernière ». Mais si le tropisme féminin est perceptible en toute l'œuvre poétique et romanesque, il paraît davantage affirmer le penchant sensuel que le côté sentimental.

Jean-Max est un *guerrier* intellectuel, *célibataire* en sa pensée. Un poète assuré de sa manière, qui expérimente d'un recueil à l'autre un renouvellement thématique et un pouvoir de métamorphose peu commun. Chacune de ses expériences, conduite avec la rigueur proclamée dans son essai *Vers une logique poétique* (la table rase, 1980), le conduit vers un nouvel inventaire de *soi* sous la spectrographie d'un *élément*. Celui-ci est d'ascendance grecque - un rien de « présocratisme », héraclitéen ou démocritéen, dicte des aphorismes fulgurants (« Ton délire enflamme les mots sur des bouches incises dans le marbre » in *Le Manteau de Circé* p. 179) - mais peut se tourner vers la Chine, dont le *feng shui*, pratique divinatoire réglant l'orientation de tout ce qui se construit, pourrait avoir guidé sa *Lecture d'une ville* (Collection SUD, 1976), tandis que le « Bois » (absent de la tradition « élémentaire » occidentale, mais présent dans l'Empire du Milieu) inspire maintes pages de poèmes et de romans, pas seulement en faveur de *Périmètre de l'arbre* (Autres Temps, 1992) où le poète énonce de façon péremptoire: « Tout arbre m'est parole. Langue ligneuse où la salive a goût d'espace. »

En vérité, le style de Tixier se cherche dans une fermeté de *pierre* et une résonance de *métal* :

« Tu pousses au plus près de l'os le couteau. Redoutant le piège des matières molles. Mot plutôt que parole. Métal, roc, plutôt que boue. Qui résiste décuple ta force. Tu vas. Le pas ferme de n'avoir pas vaincu. Seul. Sur le sol. Dur. » (*Etats du lieu*, Autres temps, 1992)

Dans ses poèmes *essentiels*, c'est-à-dire ayant trait à l'*essence* de leur sujet, tels que ce dernier, les laisses de prose ne font-elles pas songer, par leur horizontalité compacte, aux couches stratifiées de quelque appareil mural, dont les architectures successives se déploient, forteresse d'une âme tout autant retranchée que trempée? Tixier plonge alors aux fondations de sa *psyché*, se laisse aller aux rythmes primordiaux de notre langue poétique, et n'évade la rime – qui n'a pas ici *lieu* – que pour se confier d'instinct aux associations verbales les plus imagées. Et comme « le partage du laurier conduit à l'obscur », ainsi que l'affirme « Midi obscur » dédié à Robert Sabatier, « on marche » en effet « à travers l'épaisseur des mots conducteurs de silence » (*Lecture d'une ville*) ou sous des murailles qui tout en défendant un accès trop facile au *sens*, ne laissent pas néanmoins de le suggérer :

« Le sens appelle le sens. Le verbe prend au verbe. Une dune ne figure pas le désert. Il faut la profusion des sables. Les semences de l'incertain. Le poème en use de même, rassemblant grain à grain l'infime et l'infini. » (*Les Silences du passeur*, « Passages », II)

Cependant, écrit Tixier dans un autre poème du même recueil, peut-être en écho négatif au René Char de « Qu'il vive », « Les légendes ne pendent pas aux branches des arbres de mon pays. Elles sont trop nues. Trop économes de paroles. »

Il n'empêche. Dans « Ouverture du delta » de *La Traversée des eaux* (SUD Poésie, 1984), l'auteur prend figure d'herméneute : « On lirait ici l'empreinte d'une écriture oubliée dans les vases. Le chiffre brûlé sur la peau d'un taureau : signe d'appartenance aux puissances telluriques du lieu. Bien plus qu'une forme dans la langue se joue. S'y trouve inscrite – un instant dévoilée – l'angoisse des marais où macèrent les mythes. » Macération qui donnera plus tard naissance au *Maître des roseaux* (Presses de la Cité, 2003) dont l'action est située en Camargue.

Mais le poète, sinon le prosateur romanesque, continue de « fouille[r], avec une fébrilité d'insomniaque, les mots faveurs. Les mots flambeaux de la lucidité. » Il ne travaille – selon lui – que dans l'immanence du langage. Tel le personnage de Pierre Merlin dans son premier roman, *Le Jardin d'argile* (le cherche midi, 1997), il se mue volontiers en archéologue pour voir réapparaître une ligne d'avenir. Et voudrait ne faire entendre que la matérialité des mots, non leur réverbération sous une ogive de transcendance.

S'il y a de la « ferveur » en lui, c'est en effet « au-delà de toute croyance ». C'est par une résolution virile qu'il [laisse] « les artifices de la foi » [...] : « Il faut à l'homme du

tranchant. » Aussi n'aura-t-il pas « d'autre dieu que le poème » (*Le Manteau de Circé*), sans se dissimuler que la religion de l'art n'indique aucun chemin vers l'absolu :

« Vous qui ouvrez le poème comme un fruit délectable », avertit *Le Silence du passeur*, « Venez vous abreuver au cœur sec du silence ».

Haute leçon épicurienne, assumée dans les parages de l'Absurde camusien : « Va droit au feu qui te consume. La mort sera ton embellie. » (*Chasseur de mémoire*)

La posture magnifique que je retiens, lorsque je cherche un symbole qui aille bien à Jean-Max, est bien celle du Chasseur, confirmée par ce titre, mais déjà présente dans *La Traversée des eaux*: « L'audace au poing, il porte sur un gantelet de fer d'un rapace l'amorce. Quand devant lui le ciel ouvre son aile, il retire le capuchon. » Et l'image de revenir, sublimée, dans *États du lieu* : « J'aborderai à tel rivage que ma joie chassera. Au poing je porterai le verbe prédateur. La parole au bec d'or, prête à fondre la nuit. À déchiquter l'ombre. »

Aujourd'hui ce « conquérant » de l'écriture qui se prétend volontiers « polygraphe » est-il un peu apaisé ? Dans son dernier livre-bilan (*Le Silence du passeur*) affleure une réponse :

« Parler pour n'être pas vaincu
Je retiens mot à mot le silence
Comme une digue l'océan »

Comme un Atlante non du ciel mais de l'Eau son miroir, le poète, peut-être aussi le romancier de *L'Homme chargé d'octobres* (le cherche-midi, 2005), oppose une force évidemment dérisoire à la masse démesurée du destin à contenir, mais ne dirait-on pas qu'il a appris à se dompter, à rester serein face à la poussée de l'Inéluctable ? Nous n'avons pas d'autre souhait pour lui, non plus que pour nous.

décembre 2007

Publié dans Jean-Max Tixier ou La mémoire des mots,
revue *À l'Index* n° 18, coll. Empreintes

Choix de citations de Jean-Max Tixier

Lecture d'une ville (1976)

Colonnes qui rien ne soutiennent, érigées non pour la foi, mais pour en régler le régime, dans la maîtrise des crues.

Doser, mouler les matériaux dans l'intelligence des contraintes.

Banquise de béton. Et ces dérives du soleil...

À partir d'un certain degré de croissance, on transportera les mots en pleine terre, assuré de leur fidélité aux choses.

On marche à travers l'épaisseur des mots conducteurs de silence

Trois textes pour une méduse

Zone éruptive : défense de cueillir cette plante aquatique. Elle promène ses racines entre deux âges. Ainsi qu'une chimère elle plonge dans l'encre opaque du désir, inscrit sur la peau l'emplacement du feu. Il en coûte de sa caresse. [...]

La Traversée des eaux (1984)

L'audace au poing, il porte sur un gantelet de fer d'un rapace l'amorce. Quand devant lui le ciel ouvre son aile, il retire le capuchon.

« Ouverture du delta » :

II On lirait ici l'empreinte d'une écriture oubliée dans les vases. Le chiffre brûlé sur la peau d'un taureau : signe d'appartenance aux puissances telluriques du lieu. Bien plus qu'une forme dans la langue se joue. S'y trouve inscrite – un instant dévoilée – l'angoisse des marais où macèrent les mythes.

VII Comme des toiles tendues entre les branches du silence et pour le seul passage du vent... La glande qui tissa le fil, n'est-ce point, enfoui dans le passé des tourbes, le premier mot tombé ?

IX Vers l'étang, le passage des mots a laissé ces roseaux brisés, ces empreintes de terre où chacun porte secret. Il en va de cette étendue comme d'une page un instant ouverte aux lois d'un idiome étranger. Tel y croit reconnaître la forme d'une pensée longtemps mûrie en lui. Et, prétexte d'une trace fortuite, ce n'est jamais, en somme, que cela.

X, XI

« La pesanteur des eaux » :

l'homme fixe longtemps/ le rivage / dans son ciré / d'encre nocturne

États du lieu suivi de Périmètre de l'arbre

II Accorde au bois le limon de mots longtemps mûris dans le silence. [...]

III Ah ! que tant de ramées lui perforent le corps que son sang, tout ébruité du sentiment des feuilles, en lui, remue longtemps des forêts habitables !

VI Tu prononces : « platane » - depuis certain poème, il se propose nu.

VII Mémoire lapidaire. Jusqu'aux sables où crisse la souche de forêts mortes.

VIII Tout arbre m'est parole. Langue ligneuse où la salive a goût d'espace.

« Espace second »

V J'aborderai à tel rivage que ma joie chassera. Au poing je porterai le verbe prédateur. La parole au bec d'or, prête à fondre la nuit. À déchiqueter l'ombre.

Tu dis : « Terre ». Et la terre a changé. Plonger. *Plonger* à l'intérieur des choses. De la langue. Au-delà des couches. Au profond de l'humus. [...]

Tu pousses au plus près de l'os le couteau. Redoutant le piège des matières molles. Mot plutôt que parole. Métal, roc, plutôt que boue. Qui résiste décuple ta force. Tu vas. Le pas ferme de n'avoir pas vaincu. Seul. Sur le sol. Dur.

Midi obscur

I Le partage du laurier conduit à l'obscur.

« Saisir le lieu » :

II Écoute se frotter les ailes du silence. Transparence du jour. Le regard n'y a point de rencontre. Ni le mot. Ta solitude est cette roche dure où prend le vent.

« État des lieux »

V Quelquefois le ciel se fend d'un lézard bref.

Le Manteau de Circé

p. 24 Ne parle pas de frère si tu n'as pas de frère. Si ton cœur n'a pas battu, ne parle pas d'amour. Ni du poème si les mots tombent de ta bouche sans s'unir.

p.38 Il fallait ce déclin/ Pour engendrer le songe.

p.88 ... Ferveur, oui, au-delà de toute croyance. Laisant les artifices de la foi pour cette dureté. Il faut à l'homme du tranchant.

« Fragments de l'obscur » :

Voile/ de l'intérieur/ Sans cartes ni boussole

Le songe du voyage/ la traversée

L'étoile n'est pas brillante/ mais distance écrite/ entre deux/ obscurités

p. 165-167 Compose en ton exil/ des poèmes de pierre/ des musiques de feu

Il est des chagrins nécessaires/ des plantes qui ne poussent/ qu'arrosées de sang

Face au ciel / sans poème/ nous attendrons la fin/ du paysage

p.173 Ma foi prend à la phrase. Craque. Se convulse. Je n'ai pas d'autre dieu que le poème.

p.178 Prends mesure de ton désir. La vie palpite dans la pierre. Le bois devient musique pour ta seule forêt.

Le plus prégnant vertige

La montagne entretient commerce avec le vide

Au bout du chemin l'impossible/ Décline l'alphabet des rêves avortés

Dans l'état de jadis/ Ce qui te fut lumière / Tu le pleures sans larmes

Autour de quel noyau tournent tes mots/ Dans la reconnaissance du vide/ Où le miroir renvoie l'inexistence

Vous qui ouvrez le poème comme un fruit délectable/ Venez vous abreuver au cœur
sec du silence

Oh ! contracté le muscle de la terre
Aussi dur que souffle de poète
De son pas chargé de mondes
Il gravit le corps
Unissant tous les corps
Leurs solitudes jointes
Au fil du même nerf

Profil de chutes et autres partitions

[Inspiration maritime ; évocation d'un port – Toulon, Marseille]

La lumière calcine les collines de craie. Le port flambe.
Tu sens filer la soie d'un langage stellaire
Tirant sans fin la même soie tressée d'une glande inconnue.
La pierre d'angle est la plus éloignée du mensonge.